

Les nouvelles générations  
de poètes

Charles Maurras

1923

Édition électronique réalisée par  
Maurras.net  
et  
l'Association des Amis  
de la Maison du Chemin de Paradis.

— 2011 —

Certains droits réservés  
merci de consulter  
[www.maurras.net](http://www.maurras.net)  
pour plus de précisions.

## Les nouvelles générations de poètes <sup>1</sup>

Qui saura faire le juste éloge de la jeunesse ! Quand elle les honore de sa chaude amitié, les hommes de mon âge ne peuvent se défendre de la tentation du vertige. Il leur faut bien se dire que les regards de la jeunesse composent le meilleur de ce qu'elle s'imagine voir en autrui. Ingénieuse, généreuse, ivre des sèves de son cœur, ce qu'elle a adopté se transfigure et reçoit ainsi tous les dons. Cependant il est vrai que l'esprit critique des adolescents est féroce ; rien ne résiste, rien ne tient quand il leur plait de l'exercer. Il ne leur a pas plu en ce qui me concerne, c'est une insigne grâce et un magnifique bonheur. Tant mieux si j'ai fait quelque chose pour gagner à cette loterie glorieuse ! Et, pour l'heure, profitons-en.

Profitons-en pour nous rajeunir sans scrupule<sup>2</sup>. À la fin de la guerre, un camarade, mon cadet de quelques années, nous revint frais comme la rose, à peine un peu déplumé ; point de ride, l'œil vif, le pied bon. En lui faisant nos compliments, nous demandâmes la recette :

— C'est bien simple, dit-il, j'étais aviateur et j'ai fait toute la campagne avec des jeunes gens. Il n'y a rien de tel pour relever son homme.

Cette cure du temps de guerre ne s'appliquerait pas mal aux arts de la paix. Là aussi, la jeunesse est un charme contagieux. La jeunesse intellectuelle surtout. L'ardeur de sa curiosité et de son attention, cette hâte fébrile qui lui fait poser tous les problèmes à la fois, anticiper les solutions, exiger

---

<sup>1</sup> Réponse à l'*Enquête sur les Maîtres de la Jeune Littérature*, un volume, par Henri Rambaud et Pierre Varillon, Paris, éditions Bloud et Gay, 1923. Texte repris dans le recueil *Poètes* édité la même année par la revue *Le Divan*. (N. D. É.)

<sup>2</sup> Cette phrase ainsi que le paragraphe introductif qui précède ne figurent pas dans l'édition de *Poètes*. (N. D. É.)

constamment qu'à la rectitude logique corresponde la méfiance critique, ce goût de composer tous les détails des choses par rapport à l'ensemble le plus étendu, il n'y a pas de plus fort stimulant ni d'avertisseur plus sérieux. Mes premières années ont fréquenté avec discrétion et respect quelques maîtres dont je garde le souvenir, mais voilà bien un quart de siècle que ma vie ne se passe plus guère qu'avec des hommes qui n'ont pas tout à fait mon âge ou avec des jeunes gens. N'est-ce pas à ceux-ci que je dois la plus grande part de la vitalité qui me reste ? Sans avoir jamais enseigné formellement, j'imagine que toute vie de professeur devrait confirmer l'expérience que j'en ai faite. On cherche la fontaine de jouvence. Elle est là.

Donc, causons avec la jeunesse. D'après votre livre, mes chers amis<sup>3</sup>, où en est-elle ? Quels sont les résultats qu'elle suppose acquis ? Et quels sont ses espoirs nouveaux ? Car voilà, ce me semble, les deux questions qui importent ; il ne faut pas qu'un mouvement s'épuise en velléités, il ne faut pas non plus que l'apparence de réalisations trop heureuses occupe les voies trop longtemps. Permettez-moi de ne parler avec certitude que d'un ordre et d'un plan déterminé, celui de tous les arts auquel je songe plus volontiers : la poétique. Le moment que traverse la jeune poésie me paraît réunir les deux conditions excellentes : elle se tient, elle se meut.

On en a fini avec les calques parnassiens et les sous-calques hugoliens qui répètent un poncif plus neutre, plus usé que celui des Campistron, des Delille ou de M. Viennet, et voilà un premier progrès. Second progrès : après avoir fait preuve de liberté d'esprit par rapport aux prédécesseurs immédiats, on a montré une lucidité supérieure en se reportant à des modèles plus sûrs ou plus parfaits, de meilleure veine française et humaine, tels que Ronsard (n'est-ce pas Thérive ?), tels que Villon (n'est-ce pas Fagus ?), tels que Malherbe (n'est-ce pas Pierre Camo ?), Racine, Chénier, Moréas, ont eu pareillement leurs lecteurs de fortune et leurs disciples d'élection (n'est-ce pas Dubech ?) et ce retour à des types très variés de haute poésie échelonnés sur quatre longs siècles, a châtié la langue, raffermi la technique, assuré et discipliné la pensée. L'admirable carrure, le suc, la forme simple de Raoul Ponchon ne représentent plus un phénomène isolé comme il y a quarante ans. Du moment qu'il avait lâché le gaufrier romantique, le poète s'était obligé au choix personnel qui devait exercer sa volonté, son goût. Il lui restait à faire un troisième progrès. Il eût été insupportable de s'en tenir à adopter, pour l'admiration ou l'imitation, une troupe de belles statuettes antiques à mouler dans le plâtre indéfiniment. Mais la « taille directe » prévaut heureusement. Le chant de Paul Valéry représente un progrès sur Mallarmé ; sa strophe

---

<sup>3</sup> Maurras s'adresse à Henri Rambaud et à Pierre Varillon, tous deux responsables de rubrique à *L'Action française*. (N. D. É.)

perfectionne la grande et belle strophe lyrique de Jean-Baptiste Rousseau. Le chant de François-Paul Alibert représente un progrès sur La Tailhède qui avançait beaucoup sur Malherbe ; et l'on voit arriver notre Lucien Fabre chargé comme une abeille, et son poids le rend plus rapide : le *Vanikoro* nouveau-né contient une *Ode au Rugby*, une *Daphné* qui, le reliant aux anciens, le jettent au-devant de ses propres aînés.

Je ne mesure pas, je ne pèse pas les talents, il est trop tôt pour faire le commissaire-priseur. Je tiens à noter que voilà des directions adoptées, des espaces ouverts, des mouvements en train ; cela fera quinauds les fabricants de catégories pour lesquels l'ordre inclut forcément l'inertie. Comme si l'on mettait ses idées en ordre pour rien ! Un régiment se met en rangs afin d'aller plus loin et plus vite qu'une pagaille, pour faire mieux, à coup plus sûr, ce qu'il a à faire. L'action est la raison d'être de l'ordre ; et toutes les discussions préalables sur la place convenable et naturelle de chaque chose ne doivent pas faire illusion ; il ne s'agit pas de construire de frigides cristaux mais de découvrir la meilleure disposition des forces vivantes, le vol ou le troupeau, la tribu ou l'essaim.

Le travail préalable d'examen et de réflexion alourdirait-il la pensée, refroidirait-il le génie ? Quel vieux préjugé ! Mais il tombe. Bourget a démontré que le Boileau secret qui assista le pénible travail de Baudelaire est précisément ce qui sauve aujourd'hui *Les Fleurs du mal* ; pour cet unique recueil de poèmes, que de volumes de commentaires et d'analyses accumula le malheureux auteur de *La Chevelure* et de *L'Amour du mensonge* ! On n'avait pas besoin de son expérience pour saisir une vérité aussi forte. L'esprit qui éclaire le cœur ou les yeux qui guident le corps ne sont pas des principes naturels de dessèchement. Ce malheur est bien arrivé, mais le bonheur contraire aussi. On observe chez un poète faible comme Sainte-Beuve, qui était né grand critique, certains torts que la réflexion a pu faire à la vivacité de la main. Mais rien de tel n'apparaît chez de grands poètes comme Horace, comme Ronsard, comme La Fontaine, comme Goethe, comme Chénier, comme Mistral. Ils étaient philosophes, naturalistes, linguistes, la science guidait l'instinct d'un beau génie. On cite des lumières froides, on avoue des ombres ardentes, mais quelle loi humaine ou divine peut empêcher la lumière d'envelopper et de rayonner aussi la chaleur ? Simple lubie de l'antithèse qui insulte au soleil !

Elle méconnaît par-dessus le marché des réalités immédiates, tangibles, puisqu'elles sont présentes. Ouvrez la collection du trimestre de telle jeune revue. Vous y verrez sous la signature du même auteur une ode pindarique, *Sous le bandeau d'acanthé*, et des réflexions critiques, Ce que nous devons à Moréas ; l'ode est bien des plus amples et des plus chaleureux poèmes qui aient été sonnés sur la lyre depuis vingt ans, et l'étude fera honneur à la

réflexion et au goût de l'époque. Je ne discute pas, je ne raisonne pas, je vois, je dis : « Prenez, lisez, plaise à votre bon sens de mesurer ce qui subsiste de tant d'antinomies postiches dans l'enceinte desquelles de mauvais maîtres ont prétendu vous murer<sup>4</sup> ! »

Ne laissons pas intervertir ces rapports naturels des choses. On vous accuse d'étroitesse, d'aridité, de limitation volontaire, que sais-je, de discipulat. Ce sont de simples fables. L'esprit d'autorité chéri de la jeunesse l'a délivrée de l'esprit de routine ; ce n'est pas autrement qu'elle a su s'affranchir de la superstition de Victor Hugo.

Cela ne veut pas dire qu'elle lui dénie le nom de beau ou de grand poète, mais elle voit clairement que ce poète grand et gros souffre un peu aujourd'hui de ce que ses disciples, ou plutôt ses séides, les hommes mûrs du temps où nous étions jeunes nous-mêmes, n'ont pas compris, n'ont pas suivi les sages conseils que leur donnait Jules Tellier, il y a trente-cinq ans :

— Hâtons-nous, disait-il, et faisons vite, dressons une anthologie de notre grand homme. Sachons faire l'extrait, le choix judicieux qui l'éternisera. Faute de quoi il est menacé de la même mésaventure que Ronsard, et cela pourrait bien lui valoir un oubli, un dédain de deux ou trois siècles. Pour le sauver des conséquences naturelles de ses défauts qui sont énormes, comme le reste, rien n'est plus urgent que de le décanter et de le sublimer. . .

Ah ! *ouiche*, ni Mendès, ni Meurice, ni Vacquerie n'étaient hommes à saisir le prix de l'avertissement ; pas un n'eût fait le juste choix. Lequel d'entre eux eût remarqué ce qu'il y a d'exceptionnel et d'inouï en tels vers de Hugo qui ravissaient Tellier au septième ciel :

Madeleine dira que c'est le jardinier. . .

Les véritables hugolâtres discernent le moins clairement les beautés de leur dieu. Faute d'avoir eu le moyen d'y séparer le beau du laid, ils l'ont laissé languir et décliner dans un pêle-mêle assez rebutant.

Les successeurs de Jules Tellier avaient autre chose à faire que de sauver Hugo ; il fallait sauver la poésie, l'intelligence, la raison, l'esprit public de la tyrannie de Hugo. On commença par là, c'était ce qui pressait. L'œuvre est faite, la mise en garde est répandue, avec la juste méfiance, selon tous les conseils de la déesse Hygie. Le « grand bonhomme » est devenu inoffensif, rien n'arrête plus de l'admirer où il est admirable, de le grandir encore par de justes louanges là où il se permet d'être grand, mais surtout rien n'empêche plus de s'amuser chez lui quand il est amusant ; c'est peut-être en ce dernier cas qu'il est le plus fort. L'absurdité de Victor Hugo, quel délice ! Le jeu clair des pesants grelots de ce fol étrange qui tient du géant et du nain ! Ailleurs,

---

<sup>4</sup> « Murer » dans *Poètes*, « claquemurer » dans l'édition originale. (N. D. É.)

le goût et le bon sens sont exposés à de perpétuels embarras. Souvent, à la lecture de grands poèmes des *Contemplations*, de *La Légende des siècles*, de *La Fin de Satan*, jusque dans leurs plus beaux endroits, réserve ou grimace s'impose, le plaisir n'y est pas complet ni sans mélange. Même, à l'époque où il se « retenait » encore à la manière de Desportes et de Bertaut, les arrêts, les faux tons ne se comptent pas, j'en appelle à tout lecteur attentif et voluptueux de *La Tristesse d'Olympio*. Prenez, au contraire, les *Ballades* de 1825, les *Chansons* de 1865, la satisfaction est entière, l'esprit ni le bon sens n'ont rien à réclamer sur *Le Pas d'armes du roi Jean* :

Notre-Dame  
Que c'est beau,

rien non plus à redire aux élégantes chansonnettes semées de ces vers ravissants :

Je vous mets au défi de faire  
Une plus charmante chanson  
Que l'eau vive où Jeanne et Néère  
Lavent leurs pieds dans le cresson<sup>5</sup>.

C'est la perfection du genre parce que l'homme et le genre s'accordaient à la perfection. C'est quand il vise à l'importance, quand il joue au sublime que ce beau génie déçoit et attrape son monde. Il l'attrape en manquant le but, il ne l'attrape pas moins lorsque d'aventure il l'atteint. *Quel dommage ! Quel gaspillage !* dit-on le cœur serré dans le premier cas ; mais dans le second : *Pas possible !* D'inoubliables pages d'analyse de Léon Daudet<sup>6</sup> vous ont donné la clef de ces deux mouvements. Ils tiennent à une insincérité secrète et profonde, à une véritable hypocrisie de l'esprit. Son imagination, sa pensée se donnaient presque toujours la comédie à elles-mêmes ; les simulations de l'emphase accompagnaient ce qu'il nous raconte de plus sérieux. Il s'est fait là-dessus un accord général ; est-ce qu'un des fils d'Edmond Rostand n'a pas adressé à la statue de Hugo sa *Déclaration de l'indépendance*, enveloppée de compliments inattendus pour ce pauvre Musset ? Ses raisons ? Elles sont tirées d'exigences de sa « vie intérieure ». Il lui déplâit qu'Hugo en soit resté à la surface des choses. C'est un point de vue.

Il y en a bien d'autres. Il y en aurait de tout à fait opposés. Hugo est très extérieur, si l'on veut. Joubert, Maine de Biran, La Rochefoucauld n'en feraient pas leur société. Mais, je connais quelqu'un qui, dès sa plus tendre jeunesse, se prévalait en souriant de n'avoir pas de vie intérieure ; Hugo ne lui

---

<sup>5</sup> Hugo, *Junior et Senior*, dans les *Chansons des rues et des bois* ; le texte exact est « trempent » et non « lavent ». (N. D. É.)

<sup>6</sup> *Les Œuvres dans les Hommes* : Victor Hugo ou la Légende d'un Siècle.

était pas moins insupportable. L'art extérieur de Hugo peut irriter autant que son défaut de vie profonde parce que son idée du monde physique opprime au lieu de réjouir. L'instinct et l'amour du réel y sont choqués. Ses vues sur l'âme sont arbitraires ou fantaisistes, et ce grand visuel n'eut sur les corps que des fractions de vérité. Ce sont des visions, soit. Il leur manque d'être accordées aux lois normales de la vie. Poésie pure, si l'on veut. Soit encore ! Hugo a fait un monde à lui à côté du vrai. Seulement, il faut avouer que ce monde idéal n'était pas très beau, ni de ligne, ni de couleur, ni d'expression d'élan profond. Construit sans pessimisme, sans dégoût très déterminé de l'être tel qu'il est, sans goût décidé d'autre chose, ce monde merveilleux devient très vite affreusement monotone parce qu'il est toujours formé de l'opposition de mêmes pièces ou de mêmes morceaux, de l'agitation des mêmes paillons, des mêmes splendeurs de clinquant, d'ailleurs prodiguées. Le jeu des antinomies enfantines, le contraste élémentaire des lumières et des ombres, après avoir saisi, étonné, arrêté, excède et abrutit un peu. Derrière toute cette peinture, qu'y a-t-il ? Ce pittoresque luxuriant fait-il du bonheur, et lequel ? C'est ce que l'on se demande au sortir de ce paradis. Balzac, qui composait lui aussi sa vision de l'univers, en savait, en suivait les lois : lois des choses, lois des idées. Dès lors, ni sa mauvaise langue, ni son mauvais style ne l'empêcheront de tenir, parce que c'est l'esprit qui tient. Victor Hugo ne tient que par le langage et l'éloquence. La féerie de Balzac tire de sa vérité latente un inépuisable renouvellement d'intérêt ; il nous pénètre de portions substantielles de cette réalité que nous avons avantage à approfondir jusqu'aux mesures du possible dont elle est cernée. Hugo n'apprend rien, ne fait réfléchir sur rien, mais il enchante peu et ne console plus. D'autres féeries non moins irréelles que la sienne exercent sur les imaginations un prestige qui ne meurt pas. Pourquoi la féerie de Hugo est-elle moins satisfaisante que celle d'André Chénier par exemple ? Comparez seulement un de ses chefs-d'œuvre, *Le Satyre*, à *L'Aveugle*. Vous sentirez combien son fantastique se disperse facilement ; on en voit tout de suite toutes les ficelles, on entend la voix du montreur, on devine qu'il n'y croit guère, on sent que l'objet idéal n'est presque jamais là que pour le faire valoir, lui. L'excellent Renouvier, un panégyriste, mais sincère et lucide, se frottait les yeux devant ces beaux mythes verbaux et répétait : « On ne voit rien ». Rien du tout, en effet : des mots, Hugo lui-même le sentait. C'est alors qu'il prenait les airs et les tons du prophète et de l'aruspice afin d'essayer de se faire croire. Mais il n'était pas toujours cru. Hallucinant parfois, jamais persuasif. Il le sentait encore. C'est alors qu'il imaginait de chercher des appuis au delà de son imagination défaillante et qu'il en appelait à la collaboration matérielle de l'avenir, truc ingénieux qui revenait à dire à peu près :



— Messieurs et mesdames, ceci n'est pas, puisque la réalité le dément ; ceci ne peut pas être, puisque la raison et l'esprit critique suffisent à en dénier même la possibilité. Et moi, votre poète, ne suis pas assez fort pour vous composer de ceci, avec mes idées et mes mots, une figuration cohérente et suivie, qui est d'ailleurs peut-être impossible par elle-même. Voilà donc quelque chose de deux fois irréel ? Mais je vais lui donner de la consistance<sup>7</sup> au moyen d'une double supposition. Supposons que la caducité de ce monde fasse disparaître le réel tel que nous le voyons, ensuite supposons que l'absurdité de ce même monde permette l'avènement de n'importe quoi. L'irréel que voici pourra donc exister un jour. Dès lors, disons : *ceci sera*. Ne répondez pas que ce sera fou. Ce qui finit par exister ne peut pas être fou. Or, ceci sera, car je le pressens ; ceci sera, car je le prédis ; ceci sera, car l'esprit du poète a qualité pour<sup>8</sup> décrire la courbe de l'avenir. . .

Les contemporains pouvaient ajouter foi à cette parade, il suffisait de le vouloir comme le poète lorsqu'il consolidait ainsi une image contradictoire en lui conférant une fausse existence réelle sous prétexte d'anticiper sur le futur. Que répondre en effet au fait absurde quand il vient ? Admis ou non, compris ou non, il a la supériorité d'être là ! Seulement, quand les temps attendus furent arrivés, le futur de Victor Hugo n'était pas à son poste. Il avait oublié le rendez-vous du poète ; les temps ont apporté tout le contraire de ce que le mythologue astucieux annonçait en faisant ses tours. Le stratagème est donc retourné contre l'inventeur et, nos pères ayant pu gober, nous ne gobons plus.

Nous disons tous avec Bainville, avec Pierre Benoît, que l'auteur des *Mages* n'en savait pas plus long que nous. Cela n'aurait aucune importance pour un autre poète. Mais celui-ci avait apporté ses talents de seconde vue en garantie de sa poésie, il en avait étoffé son art, sa pensée, son vocabulaire mystique. Tout ce qu'il y gagna de son vivant, il le perd, avec quelque chose de plus. La jeunesse contemporaine s'en aperçoit.

Il n'est pas très gentil de se fâcher contre elle et de répondre qu'elle ne sait plus admirer, ou qu'elle manque d'imagination et d'enthousiasme. Le plaisir que lui donnent tous nos poètes, et des poètes étrangers comme Dante, l'attention qu'elle accorde à la vaste philosophie de saint Thomas, montre bien que ce n'est ni la force ni la liberté des idées qui lui fait défaut. On la voit se prêter aux magnifiques divagations de l'esprit d'espérance naturel à quelqu'un comme Lamartine. Si elle est moins émue des mêmes sentiments chez Victor Hugo, la différence peut s'expliquer. L'auteur de *La Marseillaise de la Paix* tire de ses erreurs une simple matière. Ce fond peut être faux, ce qui est fâcheux même pour la pure beauté de l'œuvre ; néanmoins, pourvu

---

<sup>7</sup> Dans le texte d'origine : « Eh ! bien, je lui donnerai de la consistance ». (N. D. É.)

<sup>8</sup> Dans le texte d'origine : « a droit majeur de ». (N. D. É.)

que le poète y croie sincèrement et naturellement, l'ode vit, elle se développe par sa propre vertu et n'a besoin que d'elle-même pour épanouir une passion, une logique, une âme. Au lieu que, sans nous donner le sentiment d'une foi bien profonde, le Hugo de *Plein ciel* en appelle sans cesse au témoignage de faits futurs en termes si formels que leur désaveu d'aujourd'hui fait tort à la structure, à l'âme du poème, au prestige de la vision. *La Marseillaise de la Paix* est un cri, un vœu d'impiété; quand on en a pris son parti, on se laisse ravir par l'ample beauté des images, la vitesse du mouvement. Chaque vers de *Plein ciel* amenant la comparaison de ce qui devait être avec ce qui est, fait une chute verticale; la meilleure volonté du lecteur ne l'en sauve pas.

Que nos cadets ne soient pas trop scandalisés de me voir apporter des chouettes à Athènes<sup>9</sup>. Je leur sais bec et ongles, ils ont su donner leurs raisons, et plus fraîches que celles-ci. Mais chacun songe aux siens, aux hommes de son temps. Comment perdrais-je l'occasion de tirer le nez à des ridicules contemporains? Il s'est constitué une critique officielle, une critique de défense républicaine (en liaison très naturelle avec le germanisme d'avant-guerre) pour opposer à la critique un dogmatisme organisé. L'orthodoxie en est si rigoureuse, en matière hugolienne, que les plus innocents en doivent souffrir. Je songe au malheureux M. Barthou. On ne lui reprochera pas de ne pas adorer Hugo ni Rostand. Eh! bien, comme il venait de parler avec éloquence, avec discernement et finesse<sup>10</sup>, du curieux amas de joyusetés, absurdités, salacités et sublimités que Victor Hugo intitula *William Shakespeare*, M. Barthou reçut sur les doigts. C'est qu'il n'avait pas admiré « comme une brute ». Une sorte de garde-champêtre accourut et verbalisa :

— M. Barthou admire Victor Hugo sans doute. Un peu et beaucoup? Pas assez. Cet impie marque des nuances, cet impertinent fait des réserves. Or, William Shakespeare n'est pas seulement un beau livre amusant, c'est un livre sublime, c'est aussi un bon livre et un livre bien fait. M. Barthou l'oublie, il mériterait d'en perdre toutes les voix républicaines de sa circonscription. . .

Cela est presque textuel. L'appel au bras séculier de l'électeur, explicité ici, était sous-entendu. Beau détail à noter : cette censure, si roide dans ses exigences, évitait de donner une seule raison. Crois ou gare à toi! C'est un genre. . . Je ne sais pas ce que M. Barthou en a pensé. En bon républicain, il aura plié la tête et fléchi les genoux; la liberté d'esprit n'est pas facile à défendre en régime électif. Mais ce n'est pas ainsi qu'on se fait écouter d'un

---

<sup>9</sup> Expression recherchée pour dire quelque chose comme : « enfoncer les portes ouvertes », sachant que les chouettes étaient omniprésentes à Athènes, notamment sur les pièces de monnaie. (N. D. É.)

<sup>10</sup> « Autour de William Shakespeare de Victor Hugo », article paru dans la *Revue de Paris*, numéro du 1<sup>er</sup> août 1920, pages 449 à 486. (N. D. É.)

public jeune, intelligent et qui demande à réfléchir avant d'affirmer. On aura beau imprimer toutes les quinzaines à d'innombrables exemplaires que Hugo est, des quatre ou cinq plus grands poètes de tous les temps, le plus grand poète français, que même, seul des nôtres, et à l'exclusion de Racine et de La Fontaine, il a droit à la compagnie d'Homère, de Dante, de Shakespeare, et de je ne sais plus qui ; l'écrivain de vingt ans qui ne demande pas mieux que de croire, étendra la main vers ses livres pour vérifier, et tout ce battage sera perdu. S'il préfère Racine, « le pieu », au « chêne romantique », une publicité brutale n'y changera rien, au contraire ! Répéter sur un grand papier l'opinion orthodoxe sans y ajouter de raisons est un procédé aussi éloigné des voies de l'esprit que pourrait être une réfutation de l'hugolâtrie par la destruction des machines de M. Émile-Adrien Hébrard<sup>11</sup>.

Il y a, bien heureusement pour Hugo, des apologies qui portent davantage ; au lieu de vouloir rien imposer, elles savent gémir, elles savent plaindre et pleurer. Après deux siècles, elles nous rendent les doux accents irrités de M<sup>me</sup> de Sévigné opposant le grand nom de son vieux Corneille aux cultes, aux piétés et aux impiétés d'ingrates jeunesses nouvelles. Là, le cœur parle et parle bien. M<sup>me</sup> Séverine<sup>12</sup> ne traite de Hugo qu'avec une ardente tendresse, de son autel désert qu'avec frémissement. Avec cette extraordinaire sophistication du cœur presque toute-puissante dans la bouche des dames, elle en tire des conséquences émouvantes ; le Peuple est oublié et abandonné, la Pitié abjurée, l'Espérance perdue. M<sup>me</sup> Séverine associe à ce déclin tous les déclins qui l'ennuient, les réactions qui lui déplaisent, et cela risquerait de tout gâter, si le lecteur n'était tenu dans un très subtil état d'émotion qui ne permet pas d'oublier qu'à l'origine de ces malédictions génériques scintille la mémoire de l'enchantement d'une première lecture des *Châtiments* et des *Misérables*. Si bien que ce poète défendant le poète a raison dans l'ample mesure où s'étend une douce voix. Le vieux Ronsard connu fort avant dans les ingrattitudes du XVII<sup>e</sup> siècle ces enthousiasmes fidèles de l'arrière-saison, rose d'automne de la gloire, plus exquise, comme toujours !

Ces sentiments vrais et ces goûts sincères sont plus que respectables ; ils sont instructifs et aimables, car ils peuvent aider à comprendre des vibrations qui ont cessé d'être perceptibles, des états d'esprits révolus. « Étonnants voyageurs ! », ils arrivent du fond du passé. La nouveauté des jugements, par sa verdeur et sa fraîcheur, a son mérite. Mais, chers amis, vos jeunes gens qui vieilliront ne me défendront pas de leur faire l'éloge de l'ancienneté, quand ses épaules florissantes nous apportent tout l'auguste poids de la tradition.

---

<sup>11</sup> Directeur du *Temps* jusqu'à sa mort en 1925, fonction où il succéda à son père Adrien Hébrard qui fut propriétaire du journal de 1870 à 1914. (N. D. É.)

<sup>12</sup> De son vrai nom Caroline Rémy (1855–1929), Séverine fut une militante féministe et anarchiste des plus virulentes. (N. D. É.)

Ce n'est plus le cas de vous demander : qu'allez-vous faire de l'apport sacré ? Vous avez résolu le problème pratiquement. Peut-être y a-t-il lieu d'en dégager la tendance générale. Mais elle est bien simple ! Je ne vous conseillerai pas de briser les coffres et les urnes pour laisser fuir dans les sables le blé et le vin. Je ne vous dirai pas davantage ; prenez tout, tout est bon et transmettez, tel quel, ce qui vous a été transmis. Car dans ce tout, il y a des riens. Il y a les quantités négatives. Il y a les nuées des Droits de l'homme, l'aberration du *Dernier jour d'un condamné*, la stérilité contrôlée de la préface de *Cromwell*. Idée fausse, fausse beauté, l'héritage comporte un passif certain, peut-être nuisible. Pour commencer, déduisez-le, défalquez-le. Vous avez détruit la vaine association de mots qui identifiait Révolution et Intelligence. Il ne vaudrait pas mieux d'identifier Intelligence et Tradition brute. La méthode qui me sembla toujours la mieux accordée aux lois de la vie, l'empirisme organisateur, n'a jamais délivré un quitus général au « bloc » de ce que les Pères ont fait. En accordant à leurs personnes un respect pieux, l'esprit critique se réserve les œuvres et les idées. Mais l'esprit critique voit clair, l'esprit révolutionnaire ne sait pas regarder : « du passé faisons table rase », dit sa chanson. Je hais ce programme de l'amnésie sauvage. Non, point de table rase, mais la voie libre. Recevez, accueillez, acceptez le passé, sous condition de l'inventorier avec soin, et assurez ainsi toute liberté de bien faire. Vous serez plus forts pour mater la liberté du mal. Conservant ce qui est bien, vous pourrez entreprendre de faire mieux. N'écoutez pas les sots qui soutiennent que tout est dit ou fait. Car tant de belles choses sont possibles encore ! Dans quel ordre ? Dans tous. Sur quel plan ? Le plan de la pensée, le plan de l'action. On sent leurs différences, on n'en voit pas les oppositions.

Poésie, politique, par leurs racines éloignées, ont des règles communes. J'entends bien le frisson d'horreur que l'action politique inspire aux âmes fines. M. de Montherlant n'a pas tout à fait tort de blâmer une course trop prolongée, hors des temples sereins. Est-ce qu'il a pleinement raison ? Oui, les idées, les mots sont moins salissants et plus souples, et plus obéissants que ces intérêts, ces passions, et surtout ces erreurs des hommes si cruellement mélangées et comme dégouttantes de vérités mal vues. Cependant, ce chaos est toujours le père de tout. C'est de là que s'élèvent les réussites de la pensée et de l'art, c'est de la pacification, de la mise en ordre du trouble que sortent les plus belles mesures du poème. Nos délicats sont malheureux ! Je les avertis qu'ils seront plus malheureux encore s'ils laissent aux autres le soin de politiquer à leur place et à leurs dépens. La Barbarie est là, dehors, dedans, et partout.

Mais, comme la poésie, la politique veut être ordonnée. Vigoureuse, passionnée, violente même, mais ordonnée ! Procédant d'une idée certaine, s'appliquant au réel, en observant les lois. C'est l'emploi de facultés que

chacun reconnaît à la jeunesse contemporaine. « Belle jeunesse », dit l'un de vous. Que c'est vrai ! Une génération qui compte les Drieu La Rochelle et les Pierre Benoît, les Azaïs et les Marsan, les Longnon et les Pize, les Dorgelès et les Cocteau, témoigne clairement qu'elle a de la vie, de la force à revendre, et ses premiers porte-paroles distinguent la nécessité de discipliner l'énergie pour assurer le rendement. La dispersion l'inquiète, la divagation l'horripile, elle cherche un esprit. Pascal en conclurait qu'elle l'a trouvé. Je ne suis pas assez pascalien pour exprimer autre chose que mon sentiment très vif d'un augure très favorable, avec tous les souhaits d'un cœur reconnaissant que je vous prie, mes chers amis, de vouloir bien accepter comme les voilà, débordant de votre espérance.